



HAL
open science

L'ANTI LIBERTINAGE DE ROUSSEAU A RETIF DE LA BRETONNE

Nicolas Brucker

► **To cite this version:**

Nicolas Brucker. L'ANTI LIBERTINAGE DE ROUSSEAU A RETIF DE LA BRETONNE. La littérature libertine XVIIe - XVIIIe siècle, Valérie André, Mar 2020, Bruxelles, Belgique. hal-02517116

HAL Id: hal-02517116

<https://hal.science/hal-02517116>

Submitted on 24 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ANTI LIBERTINAGE DE ROUSSEAU A RETIF DE LA BRETONNE

Conférence de Nicolas BRUCKER
Institut des Hautes Etudes de Belgique
Invitant : Pr Valérie ANDRE (FNRS / ULB)
10 mars 2020 – 18h30-19h30

Au XVIII^e siècle, le libertinage est indissociablement intellectuel et moral, en ce qu'il se présente comme un mode de vie justifié par une sagesse ou une sagesse illustrée par un mode de vie. Filiation assurément (voir J-C Abramovici, article « Libertinage », *Dictionnaire européen des Lumières*, qui retrace l'histoire du mot, de Calvin à Casanova ; voir aussi Valérie André, *Le roman du libertinage*, introduction, sur les définitions des dictionnaires). Libertin et libertinage. Libertins : typologie (petit-maître précieux et efféminé, séducteur rusé et tacticien, esprit-fort verbeux) et de grandes figures, paradigmes au théâtre et dans le roman. On parle ici non pas du libertin, mais du libertinage. Suffixation : porte à l'abstraction, au « système » (nous dirions aujourd'hui idéologie). Comme esclave / esclavage : un système économique, juridique, anthropologique. Libertinage : un système moral et philosophique : il y a les pour, mais il y a aussi les contre. Le système produit du discours (positions théoriques et des positions rhétoriques), *dissensus* (contraire de *consensus*). Le libertinage appelle son autre, l'anti-libertinage, comme le ying appelle le yang. On a là un dispositif discursif nativement dialogique.

Sur la préfixation Anti-, Fabrice Preyat a remarqué qu'elle est très utilisée au 18^e siècle. Notamment par Samuel Formey, pasteur berlinois d'origine française, passé maître dans l'art du retournement et de l'antithèse. On lui doit un *Anti-Saint-Pierre* (1741) fustigeant l'abbé Castel de Saint-Pierre (1658-1743) (à ne pas confondre avec Bernardin de Saint-Pierre), un *Anti-Sans-Souci ou la folie des nouveaux philosophes, naturalistes, déistes et autres impies dépeints au naturel* (vise particulièrement Frédéric II), un *Anti-Emile* en 1763. S'inscrit dans la tradition rhétorique et logique de la *disputatio* médiévale, transposée aux modalités de la communication moderne : l'imprimé, les journaux, les correspondances. La controverse s'actualise ainsi dans des formes dialogiques. De même qu'on a pu dire que les Lumières ont été produites par les Anti-lumières, on peut dire que l'Anti-libertinage a produit le libertinage.

S'agissant de la littérature, ces positions trouvent une traduction dans la poétique des genres. C'est le roman, genre le plus plastique, le plus souple, le plus apte aux évolutions, qui s'ouvre le plus volontiers comme espace discursif. Le libertinage s'épanouit au XVIII^e dans le roman. Roman libertin, par abus de langage, comme cela a souvent été dit. Roman du libertinage est plus précis et plus juste. Or le roman du libertinage fait très souvent sa place à l'anti-libertinage. Il met en dialogue les deux systèmes, comme au théâtre le libertin est sermonné par un frère ou un père, qui vient le rappeler à ses devoirs de classe, cherchant à réintroduire un ordre moral et familial là où règnent les passions. A mesure qu'on avance dans le siècle, le roman du libertinage se codifie au point de rendre possible sa parodie. Phénomène de la réécriture parodique, (étudié par Gérard Genette dans *Palimpsestes* ou par Daniel Sangsue). Le roman tend naturellement vers l'anti-roman, c'est-à-dire vers son alter ego critique. Il est spontanément réflexif. Réflexivité, dit aussi réverbération : le roman organise des jeux de miroir. Comme dans ces appartements où les glaces se réfléchissent l'une l'autre au point de démultiplier l'espace, et de provoquer une impression de vertige. Toute la difficulté est d'évaluer le degré de la parodie, du simple démarquage à la totale subversion. Des *Bijoux indiscrets* à *La Philosophie dans le boudoir* : différents types de réécriture du conte licencieux façon Crébillon fils. La reprise parodique peut recouvrir une intention de contredire le libertinage et son système. C'est l'anti-libertinage au sens propre.

J'évoquerai sur ce point des romans ecclésiastiques qui en réponse aux offensives déistes et matérialistes des années 1760-1770, entendent dénoncer la secte philosophique dans laquelle on croit reconnaître de modernes libertins. Il faut rappeler le contexte des offensives antichrétiennes (autour de quelques parutions phares : 1758, *De l'Esprit* d'Helvétius, 1762 *Emile* de JJ Rousseau, 1770, *Le Système de la nature* du baron d'Holbach. En réponse à ces attaques, l'Eglise s'organise : les Assemblées générales du clergé de France des années 1760, 1765, 1770 et 1775 consacrent une séance à la lutte contre les mauvais livres, dressent des listes des livres prohibés, et confient à des écrivains

ecclésiastiques la tâche d'écrire des défenses du christianisme. Parmi ces défenses, on trouve des romans, notamment par lettres¹. L'abbé Gauchat, *Le Philosophe du Valais* (1772), *Le Comte de Valmont de l'abbé Gérard* (1774), *Les Mémoires philosophiques du baron de**** de l'abbé de Crillon (1777), *Le Philosophe catéchiste* de l'abbé Pey (1779), *Les Helviennes* de l'abbé Barruel (1781). Pour un résumé des intrigues et une analyse, voir Nicolas Brucker, *Une réception chrétienne des Lumières*. Ces romans offrent une caricature de l'esprit-fort, athée ou déiste, du philosophe, sous le double aspect du libertinage d'esprit (affranchi de la religion et de ses dogmes) et du libertinage de mœurs (débauché, séducteur, homme infidèle et déloyal). La veine comique (tirée du théâtre, en particulier de la comédie des *Philosophes* de Palissot (1760), immense succès d'une pièce plus que médiocre) est plus marquée dans certains de ces romans (Gauchat, Barruel). La veine sentimentale et sombre domine dans d'autres (Gérard et Crillon). Cette dernière veine s'inspire de Rousseau.

Julie ou la Nouvelle Héloïse est non seulement le plus grand roman du siècle, mais c'est aussi la plus forte contradiction portée au libertinage. Que dit Rousseau : « J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres ». Le roman est un poison moral, mais dans un siècle dépravé c'est aussi le seul remède possible. D'un poison assaisonné à sa manière et dosé comme il faut, Rousseau fait un contre-poison. Conformément à la théorie du *similia similibus curantur* (la guérison par les semblables). Voir Jean Starobinski, *Le Remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, 1989 et *Action et réaction. Vie et aventures d'un couple*, 1999. « Jamais fille chaste n'a lu de roman », lit-on encore dans la préface. Si elle ouvre le livre (malgré son titre), c'est qu'elle est déjà infectée, elle ne risque plus rien. Sinon à se dégoûter du roman. C'est précisément le plan de Rousseau : écrire un roman contre les romans. Le roman est nuisible par essence. Le roman est le produit et le vecteur du libertinage. Comment faire du roman un antidote au libertinage ? En opérant un renversement du paradigme. Les écrivains religieux, en découvrant la *Nouvelle Héloïse*, ont été frappés par la force de l'argument et séduits par sa mise en application. Ils ont notamment apprécié la conversion de l'amour dans sa version libidineuse et transgressive à sa version réglée et ordonnée. Les lettres écrites de Clarens (IV^e et V^e parties) rendent compte dans le détail d'une organisation sociale et économique qui repose tout entière sur la vertu. La vertu, quand elle est active et laborieuse, engendre le bonheur, bonheur individuel autant que collectif. La communauté heureuse de Clarens est une objection factuelle à l'indolence et à la volupté prêchées par les libertins. L'abbé Gérard donne en 1776 une suite à son roman, en projetant sur le gouvernement du comte de Valmont son héros une utopie chrétienne inspirée de Rousseau, et au-delà de Fénelon (je vous renvoie à mon chapitre dans le livre *Les Lumières catholiques et le roman français*, dir. Isabelle Tremblay, 2019).

Les lettres de Saint-Preux de Paris (II^e partie : lettres 14 à 27), qui nous font assister aux égarements du jeune provincial : il découvre la société, l'art de la conversation et de la galanterie, se rend à un souper prié, au spectacle, il joue... et finit comme de juste dans les bras d'une « femme du monde », ie d'une prostituée. Ces lettres ont beaucoup marqué. Elles forment un roman dans le roman. Aussi les écrivains ecclésiastiques auront beau jeu de s'en inspirer pour leurs propres productions, pas aussi talentueuses, loin s'en faut. Mais la *Nouvelle Héloïse* n'est pas un roman à thèse. Le problème posé par Rousseau est un problème philosophique : comment accorder les passions avec l'état social, comment être homme et citoyen (sans rien perdre de l'une ou de l'autre de ces deux dimensions ?) Aussi la fin du roman n'est-elle pas aussi tranchée que le début. La mort de Julie (livre VI) fait débat. Le pasteur genevois Jacob Vernes (correspondance Vernes-Rousseau de 35 lettres de 1754 à 1765) s'en plaint à l'auteur. Il lui suggère une autre fin, plus explicite et démonstrative. C'eût été « une capucinade », répond Rousseau, outré. Ce terme dénonçant la bien-pensance et l'artifice d'un tel dénouement. Vernes fera bientôt paraître son propre roman de conversion : *La Confiance philosophique* (1771), où il donne de Rousseau et de ses émules une vision caricaturale et injurieuse. L'anti-libertinage de Rousseau ne se veut pas guidé par une position partisane, il affirme une posture intellectuelle. Le dialogue s'opère non en surface, mais du dedans du tissu littéraire (à travers des motifs, des *topoi*, des caractères, etc.).

J'en arrive à Rétif de la Bretonne. On est en 1775, dans la pleine période de réplique ecclésiastique à l'offensive philosophique (*Système de la nature*, 1770). Pleine période de ce qu'il est convenu d'appeler depuis Isaiah Berlin les « Anti-Lumières ». Rétif lui aussi réplique au *Système* dans

¹ On trouvera un résumé des romans mentionnés dans mon livre, *Une réception chrétienne des Lumières. Le Comte de Valmont de l'abbé Gérard*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 260-270.

un texte perdu, mais dont on connaît l'existence (*Le Généographe*). *Le Paysan perversi* s'inscrit dans ce contexte hautement polémique de mise en question des Lumières radicales, du matérialisme athée et de la conception politique qui en découle défendu par le clan holbachique. C'est un personnage, le moine cordelier Gaudet d'Arras, qui porte le système du libertinage à la façon d'Holbach. Mentor d'Edmond, paysan bas-bourguignon venu à Paris pour y réussir par son talent (il est peintre) et par sa bonne mine (il est beau garçon), Gaudet est un autre Versac, un maître en débauche et en cynisme. Il forme (complexe de Pygmalion, étudié par Henri Coulet dans *Pygmalion des Lumières*, 1998) de la même manière Ursule, sa sœur, qui de fille entretenue deviendra fille de joie : la prostitution dans tous ses états jusqu'à la mort infâme. Le roman est ambigu : il vante l'expression du désir, la vie dans les plaisirs, contre la morale rabat-joie du frère Pierre, le paysan, marié, père de famille, homme intègre et laborieux ; d'un autre côté il montre par l'action la déchéance à laquelle sont condamnés le frère et la sœur. Destin parallèle (*Paysan*, 1775 – *Paysanne*, 1784 – *Paysan et paysanne*, 1787). Que conclure du *Paysan* ? Rien d'assuré. En tout cas aucune position fixe. Ce que pense Rétif a assez peu d'importance. Ce n'est pas un penseur ni un philosophe. Il ne traduit pas une pensée cohérente et suivie dans ses œuvres, seulement des fragments empruntés à des systèmes de pensée dont le fascinent tel ou tel énoncé ou telle ou telle formule. Il en est ainsi du libertinage dont Rétif reprend les thèmes et les figures dans des canevas et des typologies qu'il adapte et aménage à son gré, en leur imprimant sa marque tout à fait particulière, telle qu'elle s'affirme peu à peu dans des œuvres à caractère autobiographique (*La Vie de mon père*, *La Fille du laboureur*, *Ingénue Saxancour*, prélude à son opus autobiographique majeur *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé*).

Les thèmes libertins sont donc présents dans l'œuvre de Rétif. Rétif est à ce titre un écrivain du libertinage. Il puise dans le fonds commun de cette tradition littéraire et l'enrichit de son propre génie. Mais c'est aussi un écrivain de l'anti-libertinage, car il fait subir à cette matière un réagencement en l'intégrant dans le canevas des romans de conversion. J'ai montré dans un article (revue *Graphè*) que la parabole du Fils prodigue est paradigmatique de toute une partie de la littérature romanesque, qu'elle soit guidée par une intention moralisatrice ou non. Luc chapitre XV offre un scénario d'éloignement géographique et d'égaré moral (en 2 temps : prospérité et plaisir, misère et déplaisir), suivi d'une phase de retour au bercail. C'est ce scénario que suit Voltaire dans sa comédie *L'Enfant prodigue* (1734), assez proche des comédies du père Porée ou du père Du Cerceau. Le père Porée particulièrement n'hésite à mettre sur scène de jeunes libertins, affranchis de l'autorité morale et religieuse, entièrement livrés à leurs passions. Il montre les dangers du libertinage pour la jeunesse, et dans l'autre sens montre l'heureux retour de l'égaré et de quels avantages lui valent son repentir. Porée : deux comédies ; les *Trossuli ou les petits maîtres* (1717) et *Philedonus, seu Juvenis voluptuarius* (1727) : décrit la conversion d'un jeune libertin (débauché et esprit fort). « Nous allons donner un spectacle / D'un libertin l'heureux retour ; / Il faut vaincre plus d'un obstacle / Pour l'exposer en son vrai jour » (prologue). *Philedonus* mène une vie d'inconduite, participe à des orgies. Dans un paquet de livres, son libraire a par mégarde glissé à la place d'un mauvais livre un ouvrage intitulé *Traité philosophique et chrétien* sur l'immortalité de l'âme. Grâce à cette lecture, *Philedonus* devient croyant. Mais c'est surtout la mort d'Eraste, son ami, qui le détermine à changer de vie. « Je suis perdu pour l'éternité, et c'est toi, qui m'as perdu », lui déclare son ami en expirant. Il congédie sa maîtresse, jette au feu ses mauvais livres et commence une vie de repentir et de labeur. Il faut souligner l'audace du père Porée à mettre sur la scène un sujet pareil.

Rétif se livre dans le *Paysan perversi* à cet exercice de style : cela lui permet de varier les tons et les registres. Après les tableaux flatteurs du plaisir dans les intérieurs luxueux de la bonne société parisienne, le tableau de la déchéance. Le héros accablé de malheurs (il est condamné aux galères, pleure la perte de ses deux parents, est atteint dans son intégrité physique : perd un bras, un œil, avant d'être malencontreusement écrasé par la roue d'une voiture). Il revient, mais trop tard la colère de Dieu le poursuit, il porte sur lui la marque des damnés et nouveau Caïn offre le spectacle de ses infortunes pour détourner le lecteur de la tentation et du crime.

Il est évident que le *Paysan perversi*, s'il s'apparente à la littérature morale et religieuse, ne partage quant au fond aucune option ni morale ni religieuse. Rétif exploite les genres, registres et motifs à la mode. Son opportunisme littéraire n'a d'égal que sa recherche du succès commercial (exactement comme Sade, qui dit vouloir corser ou poivrer son roman *Justine* pour faire sensation). Le genre sentimental et sombre, doublé d'une pointe d'érotisme et de perversité est une formule payante. Le

Paysan perversi lance Rétif ; ce sera aussi son plus gros succès (qu'il cherchera d'ailleurs à démultiplier dans deux versions successives, 1784 et 1787).

Le libertinage a sa version libidinale/libidineuse dans des tableaux érotiques, dans le genre dit pornographique : qui ne met pas l'accent sur la séduction, mais sur la production du plaisir. Jean Baudrillard nuance cependant l'opposition et réserve le terme pornographique (qui au XVIII^e désigne en réalité, à la suite du *Pornographe* de Rétif, 1769, ce qui a trait à la réglementation de la prostitution ; puisque c'est un sujet en débat à la fin du siècle) : « L'obscénité n'est pas le porno. L'obscénité traditionnelle est encore un contenu sexuel de transgression, de provocation, de perversion. Elle joue sur le refoulement, avec une violence phantasmatique propre ».

Dans *L'Anti-Justine* (1798 : impression à très peu d'exemplaires, publication confidentielle), l'intention est de provoquer chez le lecteur l'excitation sexuelle, la trame narrative y est minimale : les tableaux se succèdent, selon une variété de combinaisons des postures et des partenaires. Aujourd'hui on reconnaît une dimension artistique à ce genre, dont on a pu faire l'histoire. Rétif, soucieux d'investir tous les secteurs de l'édition, dans cette quête du succès qui le hante, se lance dans l'écriture d'un Erotikon, à l'imitation de Mirabeau (*Ma conversion*), mais aussi en concurrence directe avec Sade. La lecture de *Justine ou les malheurs de la vertu* (fin 1791) a représenté pour Rétif un véritable choc, ce dont témoigne son *Journal* (1793). Sa réaction, telle qu'il la consigne, est ambivalente : d'un côté l'indignation (« Ce scélérat ne présente les délices de l'amour, pour les hommes, qu'accompagnées de tourments, de la mort même, pour les femmes »), de l'autre il admet l'irrésistible effet produit par cette lecture sur sa libido (« Elle me mit en feu... Je voulus jouir, ce fut avec fureur »). Son projet : produire un effet au moins équivalent, mais dénué de toute violence ou cruauté. Un Erotikon savoureux, mais non cruel, « qui m'excitât au point de me faire enfiler une bossue bancroche haute de deux pieds ». L'anti-libertinage est ici plutôt un contre-libertinage dans sa version sadienne. Il s'agit d'enchériser dans la performance sexuelle, et par là de se rendre utile à la nation. Conception de l'écrivain et du rôle qu'il tient dans la cité. L'Erotikon est bénéfique à la vie du couple marié. Il stimule le désir du mari blasé, et ainsi prévient toute tentation d'infidélité. Loin d'être subversif envers les autorités, il garantit l'ordre social, notamment l'institution du mariage. Enfin il soutient la cause des femmes, contre toutes les vexations (atteintes à leur intégrité) qu'elles subissent. « On adorera les femmes en le lisant, on les chérira en les enconnant ». Il poursuit, pour bien marquer sa différence : « Mais l'on en abhorra davantage le vivodisséqueur, le même qui fut tiré de la Bastille [inexact : Sade a été transféré à l'hospice de Charenton le 4 juillet] avec une longue barbe blanche le 14 juillet 1789. Puisse l'ouvrage enchanteur que je publie faire tomber les siens ! ».

Cette réécriture du *Portier des Chartreux* met en scène le narrateur rétifien, bien connu des habitués de l'œuvre de Rétif. Récit à la 1^{ère} personne conte les aventures de Cupidonet (analogue à l'enfant de *Monsieur Nicolas*), mais rapidement nous sommes dans l'âge mûr, et dans le contexte de la *Dernière Aventure d'un homme de 45 ans*. Au fétichisme (goût décidé pour les jolis pieds et les jolies chaussures) se joint l'attrait de l'inceste. Conquête-Ingénue n'a que dix ans quand elle est initiée au sexe par son père. L'inceste redouble la paternité : « je suis deux fois son père ». Même si Rétif entend se démarquer de Sade en lui opposant une autre modalité du discours érotique, il ne résiste pas à la tentation de prouver que dans le genre cruel il peut lui aussi le surpasser. Le chapitre « Du fouteur à la Justine » se donne explicitement comme un pastiche sadien. Le moine Foutamort de son membre difforme élargit les orifices d'une prostituée jusqu'à n'en faire plus qu'un. La fille est ainsi « écalventrée ». Le goût nécrophilique du terrible moine trouve à s'y satisfaire. Celui-ci finira par couper le corps en morceaux, qu'il emporte dans un grand saladier pour en rassasier ses confrères. Le narrateur explique au chapitre suivant que « les horreurs à la Dsds sont aisées à présenter. C'est la peinture de la douce volupté qui est le chef-d'œuvre du génie ». En dehors de ce chapitre qui fait exception, c'est un érotisme libéré de toute entrave, contrainte ou limite, que nous propose *l'Anti-Justine*, dans une complétude du désir et de sa satisfaction.

Je ne partage pas le jugement sévère de Maurice Blanchot : *l'Anti-Justine*, « un ouvrage médiocre où l'érotisme traditionnel s'exprime avec toute la monotonie et tous les excès du genre ». Ce livre inachevé est tout au contraire un exemple de l'effort de diversification du projet autobiographique rétifien. Reflet aussi de la crise des genres durant la période révolutionnaire (décrit par Françoise Le Borgne).

Rétif était traduit en Allemagne, lu et apprécié (comme Louis Sébastien Mercier). Il n'en fut pas de même de Sade, quasiment inconnu. *Justine*, parue fin 1791, n'est pas traduite. Ludwig Ferdinand

Huber, ami de Schiller et de Georg Forster, à Mayence, donne une critique détaillée de *Justine*. *Justine*, « livre dont l'existence est presque ou entièrement ignorée en Allemagne, à ce que nous sachions » (*Humanoria* 1796). Des exemplaires sont toutefois parvenus à Hambourg, selon le témoignage de Charles de Villers. Celui-ci, dans le *Spectateur du Nord* (journal de l'émigration française à Hambourg, dirigé par Amable de Baudus) de 1797, donne une « Lettre sur le roman intitulé *Justine ou les Malheurs de la vertu*. Adressée à Dorothea von Schlözer ». Comme Huber, Villers voit dans *Justine* « un des fruits les plus odieux de la crise révolutionnaire », et se vante d'avoir détruit des exemplaires entre les mains du libraire de Hambourg. Il ajoute que c'est « un des arguments les plus forts contre la liberté illimitée de la presse ». C'est dans cette lettre qu'on trouve cette anecdote souvent reprise : « On dit que lorsque ce tyran [Robespierre], lorsque Couthon, Saint-Just, Collot, ses ministres étaient fatigués de meurtres et de condamnations, lorsque quelques remords se faisaient sentir à ces cœurs de bronze, et qu'à la vue des nombreux arrêts qu'il leur fallait encore signer, la plume échappait à leurs doigts, ils allaient lire quelques pages de *Justine*, et revenaient signer ». Dans le même texte il expose l'anti-morale du libertin : prospérité du vice, infortune de la vertu. Il fait clairement allusion à l'affaire d'Arcueil, quand il évoque « la volupté bien plus parfaite à donner des coups de canif à sa maîtresse qu'à lui prodiguer toutes les caresses de l'amour ». Il fustige un livre « dégoûtant » pour son amoralité et pour son cynisme. Et appelle à sa destruction pure et simple.

Dix ans plus tard, Villers remplace son explication historicisante par une explication nationale. Dans *Sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et allemands traitent l'amour* (1807, plus tard réédité sous le titre *Erotique comparée*), apparaît la thèse que « la littérature est une des manifestations de l'esprit national ». La littérature française, conformément au caractère extraverti de la nation, est vouée à l'amour sensuel, tandis que la littérature allemande, en référence au tempérament introverti des Germains, s'intéresse aux sentiments et à l'amour éthéré. Sade est donc une expression radicale de l'amour à la française, lequel serait indissociablement lié à l'obscénité. Les poètes allemands bien au contraire, portés à l'idéalisme mystique, détachent l'amour de tout attribut corporel. Villers parle des « écrits licencieux qui déshonorent la langue et la littérature des Français, et dont le cynisme révoltant dépasse les bornes même du libertinage le plus honteux ». Dans la version allemande de ce traité, le passage est encore renforcé. *Justine* = « das abscheulichste aller genielsen Erzeugnisse eines verworfenen Geistes » (le plus dégoûtant de tous les produits dépourvus de génie d'un esprit dépravé).

Michel Delon a commenté (dans un chapitre d'un livre dirigé par HJ Lüsebrink et J. Riesz *Feindbild und Faszination*) la progression de la position de Villers de 1797 à 1807, et montré le rôle que joue Sade dans ce processus. Dominic Marion ignore complètement ce dossier, lui qui a pourtant consacré sa thèse aux lectures de Sade (il ne dit quasiment rien de Villers ni de la réception allemande). Villers met en place un tableau comparatif au gré duquel il oppose Sade à Klopstock, l'auteur de *Justine* à l'auteur de la *Messiaide* et de la *Bataille d'Hermann*. Sade est fonctionnellement, au sein du dispositif contrastif, un terme structurant. *L'Erotique comparée* donne de cette opposition une représentation spatiale. Villers parle de « l'étage le plus inférieur [sic] de la poésie érotique des Français », lequel, dit-il, « trempe dans la boue », puis de l'« étage supérieur » de la poésie allemande (p. 178). Dans les archives de Hambourg, papiers de Villers, on trouve un tableau, intitulé « Echelle de la poésie érotique française et allemande² », qui matérialise cette comparaison, distribuant les genres et les auteurs entre haut (ciel, empyrée, domaine de l'Ange) et bas (marais, lieux bas, domaine de la bête). Milieu : Terre, domaine de l'Homme. Du côté français, en haut il n'y a RIEN, on trouve dans la partie médiane une foule d'érotiques, en bas une foule d'érotiques licencieux, « tels qu'aucune littérature n'en offre l'exemple, et enfin, de Sade, etc. A l'inverse dans l'échelle de la poésie allemande, le haut du tableau est rempli de noms (Klopstock, Schiller, Sonnenberg, Goethe, Herder, etc). En bas, RIEN. On trouve un autre document titrant : « Les 4 résultats, ou grandes colonnes angulaires de la culture française. Ces 4 colonnes portent les noms : Salon (conversation de Delille), Cuisine (almanach des gourmands), Bordel (Justine), Moulin à poudre (Ecole polytechnique). En regard, côté allemand, on a Famille, Eglise, Auditoire, Arsenal.

Villers a envoyé la version originale de son étude à Goethe qui de Weimar lui répond par une lettre datée du 11 novembre 1806. Il ne souffle mot de la *Justine* qu'il connaît pourtant. Selon Hans Ulrich Seifert, il l'a empruntée à la bibliothèque de Weimar. Goethe gère en effet la bibliothèque du duc Charles Auguste à Weimar. D'août 1798 à sept 1798 il a emprunté les deux volumes. Un mois avant,

² Reproduit dans : Villers, *Erotique comparée*, éd. E. Egli, Paris, Gamber, 1927, p. 198.

Karl August Böttiger avait emprunté les mêmes volumes. Böttiger (savant archéologue) est un lecteur de Rétif. A été conduit à Sade par Rétif. Il parle de Sade, alors que Goethe non. Intéressant de noter que beaucoup de professeurs et intellectuels ont entendu parler de Justine ou en ont lu des extraits. Fichte, Bouterwek, Johannes von Muller.

Deux citations pour finir (de Michèle Vallentini, *Sade dans l'histoire*, 2019) : « Rétif oscille entre rousseauisme et libertinage » (52) et « Sade trempe sa plume dans l'eau de rose du roman sentimental et religieux, en les combinant à des vestiges du roman libertin » (299). C'est souligner assez la parenté des deux auteurs et leur commune filiation à Rousseau. Mais c'est aussi souligner le facteur combinatoire. Arrivé à la fin du siècle, le roman du libertinage atteint un degré de complexité inouï (auquel il ne survivra pas d'ailleurs) : mélange des tons, registres, esthétiques. Il produit un dispositif intensément dialogique et dialectique, où libertinage et anti-libertinage, morale et anti-morale se mêlent inextricablement. De Rousseau à Rétif, nous pouvons observer d'infinis jeux de bascule entre des positions contrastées, chacune corrigeant l'autre sans jamais l'annuler. Ces jeux et ces positions ne pouvant être perçus qu'en replaçant les œuvres dans leur contexte de production et en étant attentif aux phénomènes de lectures et de réception. Est-ce là la marque d'un paradoxe essentiel ? ou encore une dynamique interne en vertu de laquelle rien de stable ni d'assuré ne peut être tenu pour définitif ? Certainement un pari sur l'intelligence du lecteur, une confiance dans les pouvoirs de la raison. Confiance dans les pouvoirs du roman, dans le travail de la fiction, auquel nulle autre forme d'expression ne saurait se substituer.

REPERES BIBLIOGRAPHIQUES

TEXTES D'APPUI :

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse* [1761], II, lettres 13 à 28 (lettres parisiennes).

GERARD, Philippe-Louis, *Le Comte de Valmont ou les Egarements de la raison* [1774-1776].

RETIF DE LA BRETONNE, Nicolas, *Le Paysan perversi ou les Dangers de la ville* [1775].

RETIF DE LA BRETONNE, Nicolas, *L'Anti-Justine* [1798].

VILLERS, Charles de, « Lettre sur le roman intitulé *Justine, ou les Malheurs de la vertu* », *Le Spectateur du Nord*, 1797, 12, p. 407-414.

ETUDES :

ABRAMOVICI, Jean-Christophe, « Libertinage », *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. Michel Delon, Paris, PUF, 1997, p. 746-749.

BAUDRILLARD, Jean, *De la séduction*, Paris, Galilée / Denoël, 1979.

BLANCHOT, Maurice, *Sade et Rétif de la Bretonne*, Bruxelles, Ed. Complexe, 1986.

BRUCKER, Nicolas, « Du fils perdu au libertin ramené : une lecture apologétique de la parabole dans le roman de conversion (1770-1780) », *Revue Graphè*, n° 18, 2009, p. 125-135

BRUCKER, Nicolas, « Professer sa foi en toutes lettres. La correspondance Rousseau-Vernes », dans Éric Francalanza (éd.), *Rousseau en toutes lettres*, P.U. Rennes, « Interférences », 2014, p. 207-221.

BRUCKER, Nicolas, *Une réception chrétienne des Lumières. Le Comte de Valmont de l'abbé Gérard*, Paris, Honoré Champion, 2006.

BRUCKER, Nicolas, « Un roman social catholique au siècle des Lumières : *Le Comte de Valmont* de l'abbé Gérard », dans Isabelle Tremblay (éd.), *Les Lumières catholiques et le roman français*, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2019 ; p. 191-209.

COULET, Henri (éd.), *Pygmalion des Lumières*, Paris, Desjonquères, 1998.

DELON, Michel, « Clivages idéologiques et antagonismes nationaux à l'époque de la Révolution et de l'Empire : le cas de Charles de Villers », dans H.-J. Lüsebrink et J. Riesz (éd.), *Feindbild und Faszination. Vermittlerfiguren und Wahrnehmungsprozesse in den deutsch-französischen Kulturbeziehungen (1789-1983)*, Frankfurt a. M., Diesterweg, 1984, p. 25-38.

DELON, Michel, *Le principe de délicatesse. Libertinage et mélancolie au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2011.

DOMENECH, Jacques, « *La Nouvelle Héloïse* parangon des romans épistolaires antiphilosophiques », *Etudes Jean-Jacques Rousseau*, 1991, p. 127-144.

KLEIN, Claude, « *L'Anti Justine* face à la malice de Sade », dans Armelle Saint-Martin (éd.), *Sade dans tous ses états. Deux cents ans de controverses*, PURH, 2017, p. 183-194.

LE BORGNE, Françoise, *Rétif de la Bretonne et la crise des genres littéraires (1767-1797)*, Paris, Honoré Champion, 2011.

MARION, Dominic, *Sade et ses lecteurs. Une historiographie critique (XVIII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Hermann, 2017.

PREYAT, Fabrice, « Anti- ? Querelles, modernité et construction des savoirs », dans Fabrice Preyat (éd.), *Femmes des anti-Lumières, femmes apologistes*, « Études sur le XVIII^e siècle », n° 44, Université Libre de Bruxelles, 2016, p. 7-22.

SEIFERT, Hans Ulrich, « Sade dans les pays germanophones », dans Michel Delon (éd.), *Sade, un athée en amour*, Paris, Albin Michel, 2014, p. 131-145.

VALLENTHINI, Michèle, *Sade dans l'histoire : du temps de la fiction à la fiction du temps*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

VAN CRUGTEN-ANDRE Valérie, *Le roman du libertinage 1782-1815. Redécouverte et réhabilitation*, Paris, Honoré Champion, 1997.